

BELGA/MONTAGE
RAPHAËL BATTISTA

de leurs congés étaient allongés sur la plage sous leurs tentes bariolées ou se baignaient; les enfants lâchaient les cerfs-volants; devant les cafés, les jeunes gens dansaient sur la digue. Toutes les nations imaginables se trouvaient rassemblées en paix, on entendait beaucoup parler allemand – en particulier car, ainsi que tous les ans, c'était sur la côte belge que la Rhénanie, toute proche, envoyait le plus volontiers ses vacanciers d'été."

La situation dégénère

Tout indique que Stefan Zweig ne prend pas la mesure des événements à venir. Inconscient, l'écrivain autrichien participe à quelques coteries en compagnie de son confrère Fernand Crommelynck et du peintre James Ensor. Bien sûr, il s'enfoncera prochainement dans les campagnes belges afin de rejoindre son ami Verhaeren. Or, à la fin du mois de juillet, bien que la Belgique affiche sa neutralité, Zweig comprend que la situation dégénère. "Tout d'un coup, le vent froid de la crainte balaya la plage et la vida. Par milliers, les gens quittèrent les hôtels; les trains furent pris d'assaut, même les plus confiants commençaient maintenant à faire leurs malles en toute hâte. Et moi aussi, dès que j'appris la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie, je retins une place, et il n'était que temps. Car cet express d'Ostende fut le dernier train à quitter la Belgique. Nous nous tenions debout dans les couloirs, excités et pleins d'impatience, chacun parlait avec son voisin. Personne ne pouvait rester tranquillement à sa place ou lire; à chaque station, on se précipitait sur le quai pour aller chercher d'autres nouvelles, avec l'espoir secret que quelque main déterminée pourrait encore retenir le destin déchainé. On ne croyait toujours pas à la guerre et encore moins à l'invasion de la Belgique. [...] Mais à mi-chemin de Herbesthal, la première station allemande,

le train s'arrêta soudain en rase campagne. Dans les couloirs, nous nous pressâmes aux fenêtres. Qu'était-il arrivé? Et alors, dans l'obscurité, je vis venir à notre rencontre, l'un après l'autre, plusieurs trains de marchandises, des wagons plats recouverts de bâches sous lesquelles je crus reconnaître les formes indistinctes et menaçantes de canons. Mon cœur cessa de battre. [...] Il n'y avait désormais plus de doute, j'entrais dans la guerre."⁽²⁾

"Dissonance humaine"

Hélas, Stefan Zweig ne reviendra plus séjourner auprès d'Emile Verhaeren. Le recueil de poésies⁽³⁾ sur les atrocités commises par l'armée allemande publié par le poète belge l'a profondément indigné. "S'il ressent véritablement ceci, que chaque être de langue allemande est son ennemi, c'est que notre relation s'était déjà défectueuse, non seulement en raison d'une dissonance nationale, mais en raison d'une dissonance humaine", écrit Stefan Zweig à Romain Rolland.

Les aléas de la vie feront que les deux artistes n'auront plus l'occasion de se revoir. Le 27 novembre 1916, en gare de Rouen, Emile Verhaeren est écrasé par une locomotive. Quand la paix sera revenue, il ne restera à Stefan Zweig qu'une pierre tombale à qui s'adresser pour une réconciliation. La Grande Guerre aura tout emporté, même des belles amitiés.

→ (1) Stefan Zweig, "Emile Verhaeren", Le livre de poche, 1995.

→ (2) Stefan Zweig, "Le monde d'hier", Belfond, 1941

→ (3) Émile Verhaeren, "Les ailes rouges de la Guerre", Mercure de France, 1916.

À la fin du mois de juillet, bien que la Belgique affiche sa neutralité, Zweig comprend que la situation dégénère.